

Monique Pétillon | Le Monde | janvier 2015

Rembrandt sous le regard de sa muse

Elle fut le dernier amour de Rembrandt qui avait traversé « la vie, la folie, la mort », Elle était entrée à son service après la perte de son épouse Saskia et de plusieurs enfants, et après l'internement de la violente Geertghe. Hendrickje fut, pendant des années, sa compagne et son modèle de prédilection. Elle éleva son fils Titus, lui donna une fille, Cornelia, et soutint l'artiste, avec un dévouement indéfectible, dans les années sombres qui suivirent sa faillite.

La pudique Hendrickje Stoffels au béret de velours (1654) est aussi, sans doute, l'éclatant modèle de « Bethsabée, la toile du Louvre livrée à l'admiration publique ». Un chef-d'œuvre, où apparaît « l'alliance rêvée de l'évidence charnelle et de la profondeur d'âme ». Après le discret poète Paul de Roux, qui consacra un roman, *Une double absence* (Gallimard, 2000), à cette « adorable effigie », Claude Louis-Combet, tout en mesure, déploie une « invitation au regard » autour du tableau qu'il découvrit à l'adolescence : « Il y avait là de quoi illuminer la mémoire durablement, peut-être pour toute la suite de la vie. »

Dans ce somptueux roman, le narrateur, « qui est tout sauf un historien », évoque la relation profonde entre le peintre et son modèle, à travers une « mythobiographie ». Revisitant les mythes, les rêves et les fantasmes, il « interroge l'apparence transfigurée d'Hendrickje Stoffels, par-delà Bethsabée et Pansyphée, la traque amoureuse dans les replis de sa rêverie (...) à seule fin de lui faire avouer, comme venant d'elle-même, le sens de son destin d'amante de Rembrandt en réponse à la question : que lui as-tu apporté en te donnant, toi qui l'as tant aimé ? Qu'est-ce que son génie a puisé en toi, lui qui t'a possédée en son amour ? »

« Bethsabée, Pasiphaé. » Le choix de ces sujets biblique et mythologique, accentue la « dualité » qui associe en l'artiste « vulgarité et raffinement, dilection de la lourdeur et exigence de courtoisie ». La fable « très scabreuse » de Pasiphaé, qui engendra le Minotaure, donna lieu à une toile maudite : refusée et interdite, vendue aux enchères, brûlée enfin lors d'un incendie. Le mariage de Rembrandt avec la « patricienne » Saskia avait été approuvé, mais son union avec une servante, qui transparaissait clairement dans ses toiles, fit scandale.

Pour la tendre Hendrickje, qui dut comparaître devant le tribunal ecclésiastique, le narrateur réinvente une enfance de bergère. Il imagine une « créature solaire, mais de ce soleil léger et mouillé tel qu'il ne peut s'en trouver qu'au Nord, au nord du Nord, à Noordstrand ». Rappelant son « emprise bienfaisante » sur la maisonnée, il la rêve en « servante au grand cœur », apportant à Rembrandt la douceur et la vie. Et surtout, il la place au centre du processus de création. Auprès d'elle, le peintre ne cesse « de gagner en vérité, en authenticité de l'être, en spiritualité, et de s'approcher de son propre noyau de radieuse ténèbre ».

Puis « l'obstiné mythobiographe, acharné à poursuivre la vérité dans la fiction », s'attache aux dernières années du couple. Il évoque la disette, l'agonie d'Hendrickje, emportée par les « miasmes » d'une épidémie, la parure funéraire dans laquelle elle pose pour l'éternité, et même le touchant cortège de funérailles. Il décrit dans une prose inspirée, la gravité et la dignité de l'ultime autoportrait de Rembrandt. « Car tout se passe au-dedans, comme tout le voyage au pays des ombres. L'homme du texte s'est endormi au monde. Il n'est plus. Il commence seulement à être. Le souvenir de son identité se démet en une mémoire nouvelle, partagée avec des existences fabuleuses venues à sa rencontre depuis qu'elles se sont éveillées en lui, dans sa rumination savourée des formes et des sensations. »

Entre ombre et lumière, « au clair comme à l'obscur », le lien charnel entre Rembrandt le visionnaire et son mélanco-

lique modèle se transmue en « pure révélation de l'intériorité ». le visage de Bethsabée, étrangement, entre en résonance avec d'autres œuvres de peintres à venir : Beata Beatrix, du préraphaélite Dante Gabriel Rossetti (1872), ou Les Yeux clos, du symboliste Odilon Redon (1890). « Comme si le peintre avait travaillé les yeux clos, entre méditation et contemplation. »

Richard Blin | Le Matricule des Anges | Février 2015

De lumière et de nuit

Toujours aussi vivace le besoin qui pousse Claude Louis-Combet – « homme du texte », « invétéré rêveur », et « fomentateur de prose » – à s'aventurer au plus profond de cette intériorité sensuelle où corps et âme, masculin et féminin ne font plus qu'un. À s'enfoncer toujours plus avant dans cette nuit où régissent les puissances qui gouvernent le cœur et ses désirs, et qui ont nom amour, femme, corps, sexe. Ce besoin – à l'origine d'une œuvre tout entière close sur une énorme rêverie mystique, métaphysique, érotique et poétique se développant essentiellement autour d'une forme de féminité occulte dont il est lui-même possédé, mais toujours « avec le souci jamais démenti de rejoindre l'être par-delà les prestiges de la nudité » – est à l'origine de deux nouveaux livres.

Le Nu au transept d'abord, dans lequel Claude Louis-Combet met la force imageante de son écriture au service et à l'épreuve d'une suite de photographie d'Yves Verbièse. En naît un texte qui donne voix et forme esthétique à l'expérience fondatrice vécue par un futur prêtre livré, à son corps défendant, à la tentation du sacrilège et de la perte. Hanté par les apparitions récurrentes d'une femme promenant sa nudité dans l'espace sacré de la cathédrale de Bourges, ou se caressant sans honte comme pour célébrer tel « un office de haute sacralité, le plaisir de son sexe », il doit faire face aux assauts d'un désir contre lequel ses prières n'avaient pas de prise. Se joue alors

entre le regardant et la regardée, une aventure spirituelle qui voit le vertige désirant être sublimé en source de révélation. « La femme, devant lui, réunissait le bouquet de tout ce qu'il s'était évertué à refuser, jusqu'à la beauté pure dont elle offrait l'image perverse et perversie. » S'abandonnant, sans y céder, à l'emprise sexuelle mais concentrant toute l'énergie de son regard intérieur sur le « noyau d'obscurité et de mystère à partir duquel la femme rayonnait », il comprend qu'elle est Dieu en elle-même, inatteignable, détentrice d'un noyau de mystère qui ne fera que renforcer son choix de chasteté et d'absolu.

Cette puissance érotique de l'être féminin, sa capacité à véhiculer le divin, à conduire l'homme jusqu'à la sensation du sacré, on la retrouve à l'œuvre dans Bethsabée, au clair comme à l'obscur, une mythobiographie d'Hendrickje Stoffels (1626-1663) entrée, à 20 ans, au service de Rembrandt, 40 ans, suite à la mort de Saskia, son épouse et modèle, puis de l'internement de Geertghe la maîtresse servante qui lui avait succédé. Elle deviendra son amante et son modèle de prédilection. Ce couple mythique d'amants liés l'un à l'autre par un rapport de créateur à créature et communiant en une même instance de désir et de création, « l'homme du texte » en fait le centre d'une aventure intérieure ne se mesurant pas à l'aune de l'objectivité mais se déployant dans la fascination, S'identifiant, par toutes les puissances de l'imaginaire et de sa féminité enfouie, à Hendrickje, le « rêveur impénitent » devient cette femme qui a rencontré en l'homme qu'elle aime, le dieu qui lui échappait toujours. Envahi par sa présence et sa beauté, il fait corps avec elle, devient cette femme amoureuse qui se souvient de son enfance de petite sauve-geonne douée d'un sens « tout païen des affinités et des influences ». Il est cette jeune fille mûrissant son désir, se gardant pour l'homme « dont les nuages lui ont parlé et dont le soleil a épilé le nom, car c'est le nom de la lumière dans les ténèbres », à savoir le grand Rembrandt dont elle féconda le génie tant elle portait en elle le don de pouvoir pleinement devenir l'autre – Bethsabée, Pasiphaé, Vénus, Suzanne, Flore... –, celle dont le génie de l'artiste disposait « sans que fût altéré le sentiment de demeurer ce qu'elle était ». Elle voulait ce qu'il

voulait, l'élevant « au-dessus de lui-même » et lui permettant d'approcher de « son propre, noyau de radieuse ténèbre ».

En se déchiffrant dans le miroir d'une autre, en essayant de retrouver quelle voix intérieure avait guidé Hendrickje jusqu'à Rembrandt, et en s'attachant à comprendre ce que le génie de celui-ci avait puisé en elle, le « rêveur d'existence » qu'est définitivement Claude Louis-Combet, nous offre un livre gorgé de sensations, d'images, de rythmes, tout en spires d'enveloppement et fluidité d'écriture. Creusant, évitant les apparences, retrouvant l'épaisseur primitive des sensations, distillant l'essence sacrale du désir, sa ferveur et son obscurité, il rend palpable et fastueux tout ce qui palpite en chair et en imagination dans l'adoration hors de toute grâce et au cœur de toute création.

Vincent Landel, *Le Magazine Littéraire*, mars 2015.

Chair obscure

À travers la figure de Bethsabée et le destin de Rembrandt, Claude Louis-Combet offre un cantique à la gloire de l'art et du corps féminin.

L'œuvre de Claude Louis-Combet s'inscrit sous le double signe d'une rupture et d'un échec. Rupture avec la vie religieuse à laquelle l'enfant se croyait destiné ; échec de la littérature à épouser l'ascèse mystique. « L'écriture ne peut retrouver Dieu » : elle permet tout au plus « une participation à l'étoffe cosmique de l'espace et du temps », Au vocable fumeux de « cosmique » on peut préférer l'épithète « plénier », plus adaptée à l'osmose de ses « mythobiographies », genre que ce jungien a défini comme « une entreprise d'écriture visant à traiter le matériel auto-biographique à partir de ses éléments oniriques et mythologiques ». Œdipe, Narcisse, Hermaphrodite, Éros et

Thanatos sont de la partie, nourrissant des vies sublimées d'une étoffe archétypale.

Latentes dans *Infernaux paluds* (1970), affinées dans *Mère des croyants* (sur Antoinette Bourignon, 1983) et dans *L'Âge de Rose* (sur Rose de Lima, 1997), les « biographies mythiques » de Claude Louis-Combet refusent l'anecdote et la reconstitution historique. Un « Prosator » – le narrateur – se penche sur des personnages semi-légendaires, mystiques chrétiens pour la plupart, passés au tamis de ses rêveries. Démarche viscérale, servie par un style où le murmure s'allie à l'incantation, roulant son sac et son ressac dans la vague obscure d'un Blanchot ou l'obsessionnelle mise à nu de Leiris.

Bethsabée ressemble à un miserere. Aie pitié. Pitié pour Hendrickje Stoffels, servante, maîtresse et modèle de Rembrandt, sa troisième compagne après la mort de l'épouse Saskia et l'internement de la volcanique Geertje, Rembrandt a 40 ans, Hendrickje vingt de moins. Claude Louis-Combet les montre imbriqués dans la création du peintre travaillant à Bethsabée au bain tenant la lettre de David, lettre par laquelle le roi invite la jeune femme à son palais ; Bethsabée est plongée dans un clair-obscur qui souligne son trouble et son désir. Rembrandt la saisit dans son abandon, après lequel David fera périr son mari. Le « mythobiographe » demande au corps de la servante qui pose nue d'exprimer la tentation de Bethsabée, Il élève un cantique à la gloire du corps de cette paysanne passive et rayonnante, dans un mélange d'érotisme et de ténèbres spirituelles. « Aussi loin du modèle académique que de la vulgarité réaliste, la beauté intérieure transparait dans la compacité du corps. Elle devait laisser s'effuser le consentement sans limite de la femme à son destin, » C'est une bacchanale de chair sublimée, qui renvoie à *Blesse, ronce noire* (1995), titre tiré du poème « Révélation et anéantissement » de Georg Trakl. L'anéantissement advient avec la faillite de Rembrandt, la mort des siens, le typhus qui emporte Hendrickje. Ce qui n'empêche pas « l'artisan de prose » de projeter aujourd'hui, dans la chair blanche et grasse, dans l'odeur de paille fraîche et de lait chaud de la

servante, sa propre fantasmagorie de fusion sexuelle, maternelle, utérine, biblique. C'est en lui que Claude Louis-Combet trouve la genèse de la sensualité radieuse de Hendrickje. Elle devient la réincarnation d'une « femme aux petits pains » qui l'éveilla à l'amour, et dont le souvenir se superpose à l'image de la compagne de Rembrandt. Livre d'initiation, chant de grâce dédié à une femme faite Dieu, Bethsabée déploie la féminité en ses fascinants confins. La femme accomplie dans le désir du peintre, ferment et limon de sa création dans « l'intériorité pénombreuse des êtres ». Et c'est très beau.

Thierry Romagné, *La Quinzaine Littéraire*, avril 2015

Rembrandt est non seulement admiré pour sa maîtrise incomparable du clair-obscur, mais aussi pour ses avancées décisives dans la conception du portrait de couple. Il semblerait que ce soit lui qui le premier ait su dépeindre les liens intimes unissant deux époux, les choses tues, tacites, et invisibles, qu'à priori le pinceau ne peut représenter. Rien d'étonnant alors à ce que Claude Louis-Combet, pour poursuivre sa propre quête sur les pouvoirs des femmes et les mystères de la création, ait choisi Rembrandt comme sujet de son nouveau récit, au moment où le peintre rencontre sa dernière compagne et va donner ses ultimes chefs-d'œuvre.

Bethsabée, c'est cette femme, dans l'Ancien Testament, dont la beauté était telle qu'elle fit oublier un temps au roi David toute morale, tout honneur. Mais la Bethsabée du titre, c'est d'abord elle, Hendrickje Stoffels, jeune bergère de l'île de Noordstrand, à l'extrême pointe de la Frise, aux Pays-Bas, de vingt ans la cadette du peintre et qui pose nue pour lui. Le récit nous raconte d'abord comment cette adolescente, illettrée mais portée par son intuition, décide de quitter le lieu de sa naissance. Avant d'arriver à Amsterdam, Hendrickje Stoffels a connu les rudes harengères des ports de la côte ; la peur des soldats devenus bandits de grand chemin après les guerres ; un

répit relatif aussi, chez un pasteur et sa femme qui passaient leurs nuits à pleurer la honte de la chair et leur impuissance à engendrer.

Mais, à chaque fois, quelque chose de plus fort l'a poussée ailleurs, plus loin. Quand elle arrive dans la grande ville, tout change : devenue servante dans la maison de Rembrandt, elle s'occupe aussi de son fils Titus mais ne refuse pas de boire un bock de bière, le soir, avec le maître, ni de lui servir de modèle. Elle devient aussi sa maîtresse, tout en restant une domestique. Il faut dire que le maître des palettes venait de traverser une sombre période. Il avait eu la douleur de perdre trois de ses enfants en bas âge et surtout son épouse, la belle et lumineuse Saskia. Une ancienne nourrice lui succéda alors, mais ce fut une période de cris, de crises et de tumultes tels que Rembrandt dut demander son internement. Quand Hendrickje arrive dans la maison, le temps de la réussite artistique, de l'aisance matérielle et du bonheur familial est révolu depuis longtemps. Mais ce sera précisément le miracle qu'elle parviendra à accomplir : ressusciter le désir d'aimer et de peindre chez l'homme déjà défait par la vie. Bethsabée, c'est donc ce tableau qui compte parmi les chefs-d'œuvre de la peinture européenne, mais ce sera surtout l'histoire unissant ce peintre et son modèle.

Si le titre de la toile est devenu le titre du récit unissant Rembrandt et Hendrickje, c'est d'abord parce que les deux femmes, celle de la Bible et celle de la Frise, ont en commun une immense malléabilité au désir masculin. Le texte de Claude Louis-Combet, comme la Bethsabée au bain d'ailleurs, insiste moins sur le moment où le roi envoie son ami en première ligne pour qu'il meure afin de disposer de sa veuve que sur l'instant où cette dernière a lu la lettre qui la convoque au palais. C'est là que la jeune juive décide de se soumettre à cette volonté qui la dépasse et c'est là qu'elle connaît l'étendue de son pouvoir de séduction. Dans cette perspective, l'écrivain ne cesse de mettre l'accent sur l'extraordinaire plasticité dont fait preuve Hendrickje, son aptitude, à prendre les poses que veut le maître, la disposition d'esprit qui rend cet accord possible entre le peintre

et son modèle. L'auteur y insiste, son livre est une « mythobiographie ». Claude Louis-Combet se refusant à entrer dans les péripéties et les détails d'un récit classique, on n'y trouvera que très peu de « scènes » comme on en lit tant dans le roman balzacien, et aucun dialogue. C'est que Bethsabée est le récit d'une vie, mais d'une vie débarrassée de l'anecdote au profit de ses éléments oniriques et mythiques. Entre les horizontales d'un paysage vibrant imperceptiblement et la sévère verticalité du calvinisme ambiant, affleurent très vite les rêves d'Hendrickje, ses pulsions, ses intuitions, ses désirs aussi irraisonnés qu'avisés. C'est beau comme un tableau hollandais repensé par un moderne.

Car l'histoire du peintre et de son modèle, c'est aussi l'histoire de l'écrivain et de ses muses. Claude Louis-Combet nous relate les conditions dans lesquelles il avu le tableau au Louvre, les raisons qui l'ont poussé vers cette image, vers cette femme. Que celui qui se nomme lui-même « le rêveur du texte » en vienne à évoquer sa mère ou la femme primordiale ne doit pas nous étonner : c'est cela qu'il recherchait en se lançant à la poursuite de Hendrickje Stoffels. Mais que l'ombre qu'il entend attraper et faire revivre approche dans sa conscience la silhouette d'un « Christ féminin, condamné à souffrir en rançon de l'art et de l'artiste » n'est pas la moindre surprise ni la moindre réussite de cet ouvrage.

Le lecteur d'aujourd'hui pourrait se sentir perdu entre ses différentes strates narratives ou dans les méandres de sentiments conjugaux datés, mêlés d'opinions religieuses oubliées, mais il n'en est rien. L'ensemble est porté par la prose superbe de l'auteur, par ses longs paragraphes denses aux phrases serrées, ses propositions enchevêtrées comme la peinture du maître est enténébrée avant la source lumineuse. On reste époustoufflé, par exemple, par la longue phrase de presque trois pages qui décrit les dernières pensées, les dernières associations d'idées d'Hendrickje quand son esprit bat la campagne et que son corps s'abandonne, et on voudrait que cette femme et cette phrase vivent encore un peu plus longtemps.